

Texte 10 L'éloge de l'enfance

Colette imagine un dialogue avec le personnage de fiction, héroïne célèbre de ses romans autobiographiques et qui constitue donc son double littéraire : Claudine.

– Ô notre enfance..., soupire Claudine...

Ah ! j'en étais sûre ! Claudine ne résiste jamais à une évocation du passé. À ces seuls mots : « Vous souvenez-vous ? » elle se détend, se confie, s'abandonne toute... À ces seuls mots : « Vous souvenez-vous ? » elle incline la tête, les yeux guetteurs, l'oreille tendue comme vers un murmure de fontaines invisibles... Encore une fois le charme opère :

– Quand nous étions petites..., commence-t-elle...

Mais je l'arrête :

– Parlez pour vous, Claudine. Moi, je n'ai jamais été petite.

Elle se rapproche d'un sursaut de reins sur le divan, avec cette brusquerie de bête qui fait craindre la morsure ou le coup de corne. Elle m'interroge, me menace de son menton triangulaire :

– Quoi ? Vous prétendez n'avoir jamais été petite ?

– Jamais. J'ai grandi, mais je n'ai pas été petite. Je n'ai jamais changé. Je me souviens de moi avec une netteté, une mélancolie qui ne m'abusent point. Le même cœur obscur et pudique, le même goût passionné pour tout ce qui respire à l'air libre et loin de l'homme – arbre, fleur, animal peureux et doux, eau furtive des sources inutiles –, la même gravité vite muée en exaltation sans cause... Tout cela, c'est moi enfant et moi à présent... Mais ce que j'ai perdu, Claudine, c'est mon bel orgueil, la secrète certitude d'être une enfant précieuse, de sentir en moi une âme extraordinaire d'homme intelligent, de femme amoureuse, une âme à faire éclater mon petit corps... Hélas, Claudine, j'ai perdu presque tout cela, à ne devenir après tout qu'une femme...

Colette, *Les Vrilles de la vigne*, « Le Miroir » (1908) © Librairie Arthème Fayard, 2004.